

— Monseigneur, à quel danger vous allez vous exposer, soupira Martial. Sans autre arme l'un et l'autre, pour nous défendre, qu'un mauvais couteau.

— Martial, il n'y a plus de monseigneur, ici. Il n'y a plus que Lionel.

Et il ajouta :

— A moins que tu ne veuilles me faire assassiner par les estafiers de lord Somerset.

— Ah ! monseign !... Pardon, je veux dire Lionel, pouvez-vous penser une chose pareille ?

— Tu n'as dit que la moitié du mot, cela va mieux. Allons, tutoie-moi, maintenant. Il le faut.

— Vous tutoyer, mons... Lionel ? Est-ce que votre écuyer le pourra ?

— Il le faut pourtant.

— Eh bien ! j'essaierai, répondit le brave garçon.

Et, côte à côte, le maître et l'écuyer, afin de s'habituer à l'apparente égalité qui devait assurer leur sécurité, ils continuèrent à marcher.

A mesure qu'ils avançaient, le pays devenait moins sauvage, plus peuplé.

Ils rencontrèrent un paysan.

— Nous sommes bien sur le chemin de Clairford ? demanda Lionel en prenant l'accent rauque des gens de mer.

— Là-bas, répondit laconiquement l'Anglais avec l'hostilité innée de l'homme des champs envers le marinier.

— En voilà un dont la curiosité ne nous gênera pas, fit observer Martial, lorsqu'ils furent éloignés.

— Cet homme nous indique notre ligne de conduite : peu de mots. Avec cela... et l'air d'être toujours abruti de gin, ce qui permet les réponses brutales et incomplètes, on passe partout en Angleterre.

— On s'en souviendra.

La nuit était tout à fait venue lorsqu'ils arrivèrent à Clairford.

Ils avaient couru deux ou trois fois le risque de s'égarer mais ils préférèrent cela.

Il commencèrent par se diriger vers le cabaret.

— Holà ! du gin ! clama d'une voix rauque le prétendu Lionel en frappant fortement du poing sur la table.

Il se laissa aller sur un banc en poussant un juron, tandis que son compagnon s'asseyait aussi.

— Chienne d'obscurité ! A moins que ce soit l'ale de Johnston ! Pas moyen d'aller coucher chez soi à Marwel, gronda-t-il, tandis qu'on les servait tous deux.

Et regardant lourdement quelques hommes attablés non loin :

— Si seulement il y avait quelque chrétien qui veuille nous mener à Londres en partant son poisson. On irait d'une demi-couronne. Qu'en dis-tu, toi ?

Martial, ain i interpellé, répliqua par un grognement extrêmement britannique, et à signification illimitée.

Il ne se sentait pas assez sûr de lui : il n'avait pas osé tutoyer son maître !

— Ça fait deux demi-couronnes, l'Angleterre et l'Ecosse réunies, quoi ! reprit Lionel. Et on vous donnera même un coup de main, si c'est utile.

En prononçant ces derniers mots, il s'adressa carrément aux autres buveurs.

— Hé ! fit l'un d'eux, un homme âgé ; une couronne, si c'est vrai.

Le Français tira lourdement de sa poche une pièce à l'effigie d'Élisabeth, et la plaquant avec force sur le comptoir :

— Si c'est vrai ! Les deux royaumes, je ne m'en dédis pas.

— Eh bien ! reprit l'habitant de Clairford, mes deux fils vont rentrer de la pêche dans deux ou trois heures. Car il est bien juste, n'est-ce pas qu'après avoir fatigués pour eux, ce soient eux qui trimardent pour moi à leur tour. Mais je vais avec eux à Londres vendre le poisson. Et je vous prendrai... Payable d'avance, pas vrai, camarades ?

Le compagnon de Martial asséna, sur la table, un coup de poing qui fit trembler les gobelets.

— D'avance, jamais de la vie ! On a du cœur où l'on n'en a pas. Un verre de gin, si tu veux, le père... et à la société qui sera témoin.

On apporta une cruche pleine d'eau-de-vie de genièvre.

Lionel versa dans les gobelets d'étain, d'une main mal assurée ; il n'oublia que Martial.

— Pas à lui, dit-il. C'est rude à la mer ; mais pour la boisson, une vraie fille ; un grog seulement et c'est fichu, bon pour dormir au pied du mât !

Les pêcheurs rirent bruyamment.

— Alors, tu es de Marwel, compagnon ? dit le vieux pêcheur en posant son gobelet.

Lionel acheva de boire lentement, passa sa main sur ses lèvres d'un geste lourd pour les essuyer et répondit par un son rauque qui pouvait passer pour le *yes* anglais.

— Par Saint-Georges ! émit-il ensuite d'une voix embarrassée, est-ce l'ale, ou le brandy, ou le gin ?

Et le reste de sa phrase se perdit dans un bredouillement inintelligible.

Ses convives jugèrent inutile de l'interroger davantage.

D'ailleurs, un homme qui payait à boire à la société sans regret, c'était un bon camarade.

Afin de confirmer cette excellente opinion, le prétendu pêcheur de Marwel vida le reste de la cruche dans les verres à la ronde.

Du coup le vieux pêcheur trouva que ses paresseux de fils tardaient beaucoup à venir, afin de conduire avec eux, à Londres, deux compagnons aussi généreux que ces gentlemen.

A plusieurs reprises même, il sortit, les jambes mal assurées, afin d'apercevoir sur le fleuve la lumière de leur canot.

— Enfin, les voici ! dit-il.

Et, se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Abordez donc, William, Patrice, tortues de mer que vous êtes, afin que nous dépêchions de partir pour Londres. Le poisson est vendu déjà une couronne de plus.

Un quart-d'heure après, Lionel et son compagnon s'embarquaient avec le vieux pêcheur.

— Et il y aura bien un verre d'amitié à l'arrivée, pas vrai, camarade ? insinua ce dernier, pour moi et mes fils ?

Lionel inclina la tête d'un signe approbatif.

Il avait un peu de roulis dans les jambes et alla tomber au pied du mât, tandis que Martial s'installait tout à fait à l'arrière, avec un sentiment instinctif de prudence.

Un ronflement sonore indiqua que le premier des deux voyageurs subissait l'influence de l'alcool, ou le fit croire aux pêcheurs.

Martial, une fille pour la boisson, l'imita bientôt, quoique d'une façon plus modeste.

En réalité, son bonnet ramené sur ses yeux à demi ouverts, il veillait sur son maître.

Le vieux pêcheur imitait ses deux compagnons et la barque voguait silencieusement.

Tout à coup, Lionel fit un léger mouvement, puis reprit son ronflement tranquille.

On entra dans Londres.

La barque s'arrêta et une main secoua les dormeurs.

— Nous sommes arrivés, camarades.

— Je suis glacé, fit Lionel. Je sens qu'une lampée de brandy ne sera pas de trop.

Les pêcheurs ne demandaient pas mieux.

Il mit dans la main du père la pièce de monnaie promise.

De la lumière filtrait à travers les rares carreaux d'un cabaret fréquenté par les poissonniers ; il alla leur payer à boire afin de ne pas éveiller leurs soupçons.

Et il en ressortit aussitôt avec Martial, sous prétexte de se mettre à la recherche de gens de son pays.

Arrivé à quelque distance, à un endroit solitaire, il s'arrêta.

— Nous voici dans Londres, dit-il. Souviens-toi seulement, Martial, que je suis Lionel, ton camarade, débarqué avec toi du brick *Star* actuellement désarmé à Liverpool.

— Je m'en souviendrai, monseign... Je m'en souviendrai.

— Cette fois on ne me renverra pas d'Angleterre, murmura le ger tilhomme, au moins pas avant, que je n'aie retrouvé Ellen.

Et s'orientant, se tournant dans la direction où se trouvait le palais du lord-chief de justice :

— Tu es puissant, lord Somerset, tu as la justice, les grôliers, les sbires, toutes les forces d'un État à ton service. Cependant, je n'hésite pas à te le répéter, moi qui ai fait le sacrifice de ma vie : à partir de cette heure, à nous deux, Somerset !

Et suivi de Martial, il s'enfonça dans les ruelles sombres de la Cité.

XLIII — UN GEOLIER DE LA TOUR DE LONDRES

A deux cents toises à peine de la lugubre Tour de Londres, de la Bastille anglaise végétant dans son ombre, se trouvait l'auberge de la Rose.

Ce titre était resté à l'hôtellerie, des anciennes et sanglantes rivalités de la rose blanche et de la rose rouge qui, si longtemps, avaient servi d'emblème aux deux partis ennemis armés l'un contre l'autre, et saignant l'Angleterre à chaque veine.

C'était, à l'époque où se passent les événements que nous racontons, un misérable taudis, habité seulement par des matelots, et encore les moins fortunés.

Il venaient loger là, entre deux tours d'embarquement, apportant au tenancier la plus grosse part de leurs avances pour solder les